



Aymeric Lenne
« Chemin(s) d'Histoire »
Soubre le Puy, 05100 Puy-Saint-André
aymeric.lenne@laposte.net

avec la collaboration de Thomas Bricheux



Etude historique
de l'église de Meymans.

Connaissance historique du site
et mise en perspective.



Eglise de Meymans. Étude historique : connaissance historique du site et mise en perspective.
Aymeric Lenne, Historien, « Chemin(s) d'Histoire ».

REMERCIEMENTS:

Nos plus vifs remerciements s'adressent à :

la commune de Beauregard-Baret,
l'association «Mey Beaux Arts en Baret,
pour cette proposition passionnante ;

Thomas Bricheux,
pour cette collaboration fort enrichissante ;
Philippe Martin, Catherine Bois, Josselin Derbier,
pour leurs précieux conseils de recherche ;

Au secrétaire de mairie de la commune de Beauregard-Baret
pour sa mise à disposition facilitée des archives communales,
Aux services des archives départementales des Bouches du Rhône et de la Drôme ;
A Jacques Planchon, conservateur du musée de Die,
pour ses précieux conseils et son aide méthodologique.

SOMMAIRE:

SOMMAIRE :	p 3.
INTRODUCTION :	p 4.

PARTIE I :	
ANALYSE GLOBALE DE L'ÉDIFICE	p 7.

A- DESCRIPTION DES VESTIGES ACTUELS : UN ÉDIFICE HÉTÉROGÈNE, MARQUÉ PAR DE MULTIPLES INTERVENTIONS AU FIL DU TEMPS.	p 8.
1- Vue de l'extérieur, une structure générale typique de l'architecture romane...	p 8.
2- ...confirmée par l'examen de l'intérieur de l'édifice.	p 17.
B- QUELQUES ÉLÉMENTS D'HISTORIOGRAPHIE : REMETTRE LE SITE DANS UNE RECHERCHE AU TEMPS LONG.	p 22.
C- L'APPORTS DES SOURCES HISTORIQUES : DE PREMIERS JALONS TEMPORELS.	p 24.

PARTIE II :	
TENTATIVE DE RECONSTITUTION DU COURS HISTORIQUE DE L'ÉGLISE DE MEYMANS	p 27.

A- L'ÉGLISE AVANT L'ÉGLISE : LA QUESTION DES ORIGINES.	p 28.
B- UNE EGLISE ROMANE DU DÉBUT XIIÈME SIÈCLE ?	p 29.
C- UN SECOND ÉTAT ROMAN DE LA DEUXIÈME MOITIÉ DU XIIÈME, DU TOUT DÉBUT XIIIÈME.	p 31.
D- D'AUTRES ÉDIFICES POUR COMPRENDRE : LE RECOURS À LA MÉTHODE COMPARATIVE.	p 32.
E - DES SIMILITUDES ARCHITECTURALES ENTRE JAILLANS ET MEYMANS, PREUVE D'UN LIEN FORT.	p 35.
F- QUAND L'ÉGLISE DEVIENT PAROISSE : LA QUESTION DE L'ÉLARGISSEMENT DE LA NEF.	p 38.
G- LA QUESTION DE LA FORTIFICATION DE L'ÉGLISE ET SA DIFFICILE DATATION.	p 39.
H- LE RENOUVEAU CATHOLIQUE DU XVIIÈME SIÈCLE.	p 41.
I - AU XIXÈME SIÈCLE, FACE À DES DIFFICULTÉS RÉPÉTÉES, LA TENTATION D'UN NOUVEL AGRANDISSEMENT.	p 42.
J- VERS UNE LOGIQUE DE CONSERVATION.	p 44.

CONCLUSION :	p 45.
--------------	-------

ANNEXES :	p 49
-----------	------

ANNEXE 1 :	
Fiches chronologiques des sources évoquant des réparations sur l'église de Meymans.	p 50.

ANNEXE 2 :	
Fiches descriptives des églises dont l'architecture ou l'historique permet d'éclairer l'analyse faite pour l'église de Meymans.	p 104.

INTRODUCTION :

Travail atypique, l'étude ici présentée a pour finalité de contribuer à la connaissance de l'église paroissiale de Meymans, considérée dans son histoire générale mais surtout de s'attarder sur un pan de son évolution, en particulier celle des désordres de nature architecturale que l'on peut observer à plusieurs endroits de l'église et celles que les sources nous donnent à lire.

Car en effet, cette constitution de la connaissance a pour finalité d'intégrer une réflexion globale sur l'édifice quant à la question de sa conservation. Thomas Bricheux, architecte du patrimoine en charge du projet, cherche ainsi à documenter par les archives ce que l'édifice nous laisse à voir et éventuellement aussi ce qu'il pourrait nous cacher. L'objectif reste d'enrichir la démarche en multipliant les regards et autres angles d'analyse quant à l'évolution de l'édifice, ouvrir de nouvelles perspectives. L'expertise historique intervient alors en proposant un socle scientifique de connaissances à même de participer au diagnostic à sa juste mesure.

Il devient alors possible d'envisager de comprendre dans quelles mesures les désordres architecturaux inhérents au bâti, apparents et ceux moins visibles, voire invisibles, évoluent-ils, d'en supposer le cours selon des hypothèses plus ou moins pertinentes, aux réponses plus ou moins avérées. Dans ce cadre, le recours aux archives permet d'apporter à la fois de nouvelles données mais aussi de saisir les temporalités des éléments apparents. Des désordres anciens et importants peuvent ne plus être visibles aujourd'hui car sujet de réparations ; certaines interventions ayant pu en effacer la trace. Qui plus est, certaines problématiques apparaissent aisément par l'observation mais il reste à établir les bornes chronologiques d'un phénomène que l'on perçoit. Il peut être plus ou moins récent. L'étude historique peut donc rendre visible l'invisible, celui à même de mieux saisir les enjeux du site, de l'édifice en terme de structure.



Vue de Meymans et de son église avec en arrière plan les monts du Matin.
Cl. Association Mey-Beau's Arts en Baret.

C'est ce va-et-vient incessant entre sources et observations de l'édifice, qui, nous semble-t-il, peut aboutir à une connaissance la plus aboutie possible. Parfois l'on parvient ainsi à associer un désordre à une information tirée des archives, d'autres fois, l'écrit fait mention d'une problématique dont le bâti n'a pas conservé la trace et, à l'inverse, un désordre quelconque ne s'explique par aucune source dépouillée.

Pour réaliser cette ambition parfois contrariée, la science historique cherche dans les sources à sa disposition les réponses aux questions qu'elle se pose.

Tout d'abord, parmi la multitude de sources disponibles, nous nous sommes consacrée principalement à celles permettant de saisir l'évolution des désordres. Pour cela, nous avons cherché les mentions de réparations et autres travaux en tout genre qui constituent notre entrée principale voire exclusive quant aux faits que nous voulons mettre en évidence. Les archives communales, facilement accessibles grâce au personnel municipal, nous ont permis de bénéficier d'un nombre important de documents. Celles de la Fabrique de l'église, là encore accessibles, ont permis de bénéficier de sources complémentaires. Les archives départementales de la Drôme recèlent quelques fonds importants tandis que les recherches réalisées dans celles des Bouches-du-Rhône dont dépend Meymans, par son lien avec l'abbaye de Montmajour, à proximité d'Arles, se sont révélées infructueuses.

Ainsi, une quarantaine de documents, parfois courts, d'autres fois plus longs et d'une grande précision, nous permettent de reconstituer le cours tumultueux des réparations et travaux effectués au fil du temps. De ce point de vue, la phase de recueil nous semble exhaustif car peu de documents nous semblent manquer.

Dans un second temps, nous avons tenté de recueillir les données bibliographiques, la somme des connaissances déjà présentes. Si l'histoire de Meymans comme de son église restent sérieusement documentées, sans bénéficier d'études poussées pour autant, en revanche l'histoire des travaux et autres réparations, n'a pas fait, et ce n'est pas une surprise, l'objet d'aucune attention particulière.

À l'instar de nombreux sites, les périodes les plus récentes sont les plus riches en terme de documents disponibles. En remontant dans les temps, elles se font de moins en moins prolixes, nous obligeant à observer dans le bâti les éléments que les écrits ne peuvent pas, ou plus, raconter.

Une fois ces deux étapes effectuées, nous avons pu réaliser une sorte de chronique des interventions sur l'édifice depuis sa construction jusqu'à nos jours, présentée en annexe. Composées d'une fiche par date, précisant leur source, les occurrences mentionnent des faits qu'il nous a semblé pertinent d'enregistrer et de partager. Nous avons dû faire des choix, face à la longueur de certaines mentions, et ces fiches détaillent les faits qui peuvent éclairer les désordres rencontrés et ceux invisibles de nos jours. Un commentaire suggère une première analyse succincte.

Eglise de Meymans,
vue sur le clocher depuis l'angle sud-ouest.
Cl. A. L.



Au recueil des sources s'est ajouté simultanément la recherche bibliographique. Un grand nombre d'ouvrages ayant un lien direct ou indirect avec l'église de Meymans ont été compulsés ; les conseils de plusieurs personnes ressources nous ont été particulièrement profitables : plusieurs membres de l'association «Mey Beaux Arts en Baret», ont su orienter nos recherches, le musée de Die nous a ouvert ses archives, à la documentation fournie, les contacts noués avec différents universitaires a pu aboutir à quelques informations qu'un trop rapide tour d'horizon auraient pu nous faire délaissier.

Ce corpus d'une grande richesse nous a permis de disposer d'une méthodologie de lecture de ce type de bâti singulier quoique répandu et d'autres exemples pris dans la région pour une analyse comparative qui peut être des plus riches. En annexe, les sites qui nous ont permis cette analyse sont décrits de manière exhaustive grâce aux descriptions faites principalement par Guy Barruol, archéologue, et auteur d'un ouvrage de référence sur le sujet.

À l'aune de cette documentation ainsi réunie, de première ou de seconde main, nous sommes parvenus, avec Thomas Bricheux, architecte du patrimoine, en charge du projet et Cécile Blache, sa collaboratrice, à regarder, observer l'église avec un oeil plus avisé que les premières fois où nous nous étions rendus sur site. À une première lecture spontanée, presque naïve, mais déjà exhaustive, nous avons donc pu observer avec plus d'acuité et de pertinence un site riche, aux multiples époques perceptibles dans la pierre.

Il s'agit ainsi de comprendre dans quelle mesure l'église a pu évoluer au gré des contraintes exogènes, du contexte historique considéré au sens large, mais aussi en tant qu'édifice, structure architecturale ayant ses propres dynamiques. Nous avons tenté dans un premier temps de présenter la connaissance que l'on avait de l'édifice tant en terme d'observations architecturales, de connaissance historiographiques que des sources dont nous disposions. Dans un deuxième temps, la reconstitution du cours historique de l'édifice a été tentée, alliant hypothèses difficilement vérifiables à des faits que l'on pourra juger attestés, en appréhendant l'ensemble par une focale chronologique afin d'en faciliter la lecture et la compréhension.

Vue cavalière, par drone, de l'église de Meymans, depuis le sud-ouest.

Reconstitution Th. B.



PARTIE I :

ANALYSE GLOBALE DE L'ÉDIFICE

L'église de Meymans se trouve sur la commune de Beauregard-Baret, commune située au nord-est de la plaine valentinoise, s'étirant tout en longueur de l'Isère aux contreforts du Vercors. Du chef-lieu-à qui elle doit son nom s'adjoint un autre hameau, celui de Meymans, adossé sur le flan sud d'un coteau reliant le Vercors à l'Isère. C'est en son centre, sur un léger ressaut, lui offrant une position de promontoire, à la vue dégagée de tous côtés, que l'édifice religieux a été bâti. Sur son côté ouest, il domine en surplomb la voie de circulation le long de laquelle l'habitat du hameau s'est implanté, depuis au moins le début du XIX^e siècle et s'insère depuis quelques années dans une trame urbanistique de type habitat péri-urbain, l'entourant sur son pourtour sud et est.



Eglise de Meymans, vraisemblablement vers 1950.
Auteur et date inconnus. Transmis par Association Mey-Beau's Arts en Baret.

Dédiée d'abord à Notre-Dame au XIII^e siècle, Sainte-Marie, puis à Sainte-Anne en 1580, cette église dépendait du prieuré bénédictin établi dans le bourg voisin de Jaillans, située de l'autre côté de la crête, au nord, à quelques kilomètres environ, lui-même fondation de l'abbaye de Montmajour.

A la fois massive et élancée, vraisemblablement fortifiée à une date sujet d'hypothèses, elle présente le plan très simple d'une nef unique débouchant sur un transept, une abside flanquée de deux absidioles ; plan que l'on retrouve dans de nombreuses églises romanes de la Drôme où dominent la sobriété, la justesse des proportions, où les effets y sont obtenus avec une grande économie de moyens.

Nous en proposons donc l'observation dans le détail, nous bornant tout d'abord à sa description avant une partie dédiée quant à l'analyse que l'on pourrait en faire.

A ces fins nous mobilisons le travail de Guy Barruol¹ qui en réalise une description succincte, les études d'Henry Desaye², qui a établi une méthodologie concernant les églises romanes de la Drôme et celles de Thomas Bricheux³, architecte responsable de l'étude de l'édifice.

Ainsi nous sommes en mesure de proposer la synthèse qui suit.

1- Guy Barruol, *Dauphiné roman*, coll. «La nuit des temps, Zodiaque», La pierre-qui-Vire, 1992.

2- Henri Desaye, «Les églises romanes », Association universitaire d'études drômoises, n°1, 1971, p. 10-19.

3- Thomas Bricheux (architecte du patrimoine), Eglise Sainte-Anne de Meymans, étude préalable, 2025.

A- DESCRIPTION DES VESTIGES ACTUELS : UN ÉDIFICE HÉTÉROGÈNE, MARQUÉ PAR DE MULTIPLES INTERVENTIONS AU FIL DU TEMPS.

Au fil des siècles, l'église, aux canons architecturaux romans, s'est vue, à de nombreuses reprises, être modifiée dans sa structure ou sur certains éléments architecturaux, lui donnant un aspect quelque peu hétérogène qu'une première lecture ne laisse pas présager de prime abord.

Cette caractéristique s'explique par les modifications successives apportées à l'édifice à travers les siècles, et pour lesquelles les motivations, les matériaux et techniques constructives diffèrent.

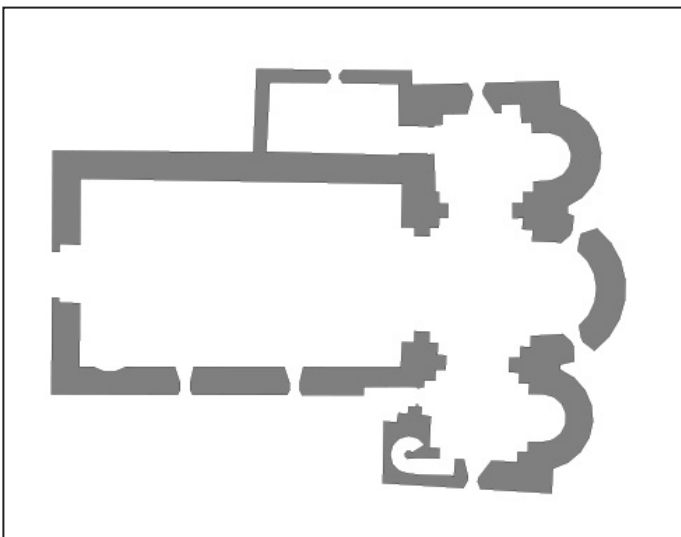
1- Vue de l'extérieur, une structure générale typique de l'architecture romane...

L'édifice, orienté, présente un vaisseau à nef unique très remanié (voûte surbaissée) et un transept bas donnant accès à trois absides semi-circulaires, voûtées en cul-de-four et éclairées par des baies axiales ; alors que la croisée est couverte d'un berceau en plein cintre (avec ouverture pour le passage des cloches), architecture répandue jusqu'au milieu du XII^{ème} siècle.

Plus élevé, mais dans l'axe du berceau original de la nef, les bras du transept, éclairés depuis le nord et le sud, présentent des voûtes perpendiculaires à cette dernière ; les puissants piliers de la croisée, très simples, supportent le clocher, dont la décoration est assurée par des voussures à double rouleau, ainsi qu'une niche qui orne la clef de l'arc triomphal. Des moulures horizontales soulignent la naissance des voûtes et des arcs ; elles ont vraisemblablement porté, lors de la construction, les cintres de bois et leur raison d'être est autant utilitaire qu'esthétique.



Vue cavalière, par drone, de l'église, depuis le nord-est.
Cl. Th. B.



Plan actuel de l'église de Meymans.
Th. B

On peut accéder au clocher intérieur par un escalier à vis établi dans une tourelle de plan carré ménagé dans l'angle sud-ouest du bras sud du transept, dont la partie supérieure est bien visible de l'extérieur. Dans ce même secteur, le croisillon sud présente une porte surmontée d'une fenêtre ; ce dispositif constituant un véritable arc-boutant épaulant le clocher, bâti en tuf. La partie la plus spectaculaire est la plus homogène du monument reste le chevet, où bras de transept, clocher et abside, encore intacts, soigneusement parementés en tuf, ouverts de rares baies et couronnés d'une corniche moulurée, présentent dans leur volume respectif, en forme de cubes ou de demi-cylindres de différentes grandeurs, un équilibre (marque possible de l'empreinte cistercienne) qui n'est rompu que par la surélévation intempestive du clocher : établi à la croisée du transept, il présente, sur une souche nue, un premier niveau en léger retrait, décoré, sur chaque face, de trois arcs aveugles, et un deuxième niveau percé d'une baie en plein cintre à trois retraits sur chaque côté ; les deux étages supérieurs sont modernes, ils seront même fermés lors des travaux des premières années du XX^{ème} siècle tandis qu'en 1961, le profil de toiture sera modifié lors des travaux de restauration de la charpente.

A cette description de la structure générale doit s'ajouter celle de l'ensemble de l'édifice à un niveau de détail plus précis.



Vue sur le clocher depuis le sud.
Cl. A. L.



Vue des absidioles nord (ci-dessus) et sud (ci-contre).
Cl. A. L.



La construction des absidioles semble correspondre à une seule et même programme bien que différent du reste de l'édifice (moellons de tuf équarris, de taille différente du reste de l'édifice, dont l'assise peu rectiligne, a pu bouger au fil des restructurations). Ainsi les murs extérieurs du transept sont venus poursuivre les lits de l'assise à proximité immédiate des chaînages d'angle en modifiant le type d'appareillage. Cet état de fait est particulièrement apparent au nord où un coup de sabre fragilise la structure, conséquence de ce collage bien visible au niveau des assises. Des chaînages, se lisent aussi des modifications d'angle avec une recherche d'ajustement, sans que l'on en comprenne les finalités.

Les absidioles ont aussi subi un rehaussement avec une surélévation des toits des croix du transept avec déversement vers l'est lorsque, selon toute hypothèse, le toit en lauze a été remplacé par un toit en tuile (on y décèle d'ailleurs, sur la partie supérieure, une ancienne corniche romane) ainsi qu'une nouvelle composition des ouvertures. A l'origine, chacune d'entre elles possédait sa propre fenêtre axiale, l'observation des encadrements en témoignent.

Vraisemblablement à partir du XVII^{ème} siècle, à la suite d'une visite pastorale, invitant à de possibles modifications liturgiques et dans une volonté d'éclairer les autels en bois nouvellement aménagés, les baies axiales des absidioles ont été condamnées pour laisser place à de nouvelles ouvertures latérales, deux chacune, plus à même de réaliser ce programme.

A l'aune de ces quelques éléments, il s'agirait ainsi de la partie la plus ancienne de l'édifice, de style roman, sur laquelle des modifications ultérieures seraient venues s'intégrer, déterminant ainsi son aspect général, son plan et ses dimensions.

Vue de l'absidiole sud (ci-contre) et son chaînage d'angle aux appareils distincts.

Cl. A. L.



Vue de l'abside (ci-dessus) et son appareillage distinct du reste de l'édifice.

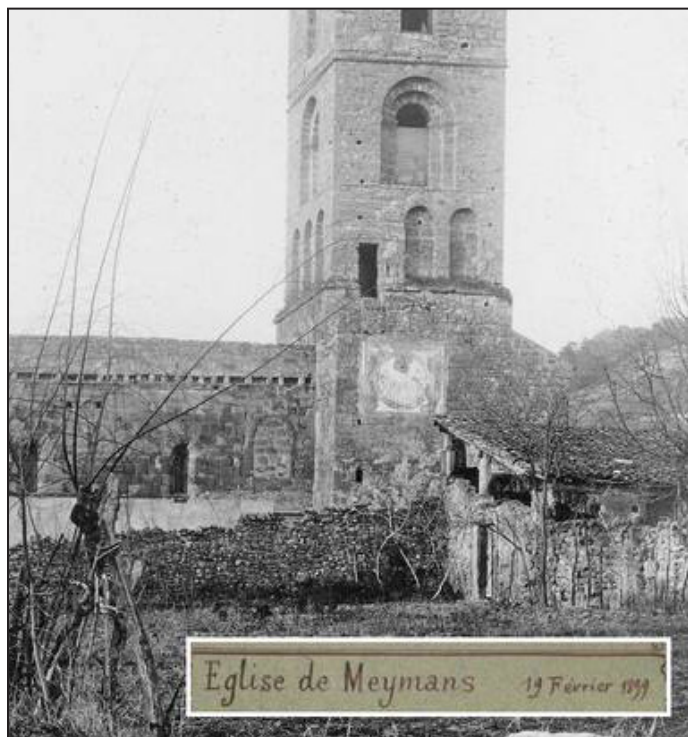
Cl. A. L.

Le mur du transept méridional adopte un appareillage relativement similaire, les moellons de tufs diminuant de taille, l'assise se faisant plus rectiligne. Il pourrait dater du XII^{ème} siècle, période où l'on utilise le plus souvent des blocs de pierre de taille plus importante (moyen appareil, toujours très soigné), mollasse jaunâtre et médiocre, en particulier dans le Valentinien et au Nord de l'Isère.



A l'inverse du collage nord, la liaison se fait dès la jonction avec le chaînage d'angle, démontrant là encore deux programmes de construction différents.

Au sommet, l'escalier s'inscrit dans le contrefort. Il est recouvert en voutain de briques creuses sur profil acier datant de 1909 et couverture en zinc. On perçoit l'emplacement d'un cadran solaire, attesté en 1899 par une photographie d'époque, permettant de déceler l'ampleur de l'intervention de 1909.



Vue du sud avec son cadran solaire, prise en 1899.

Coll. Ass. «Mey Beaux Arts en Baret».



Vue du mur gouttereau méridional et ses trois différents appareils.
Photogrammétrie Th. B.



Vue en détail.
Cl. A. L.



Vue en détail du fronton.
Cl. A. L.

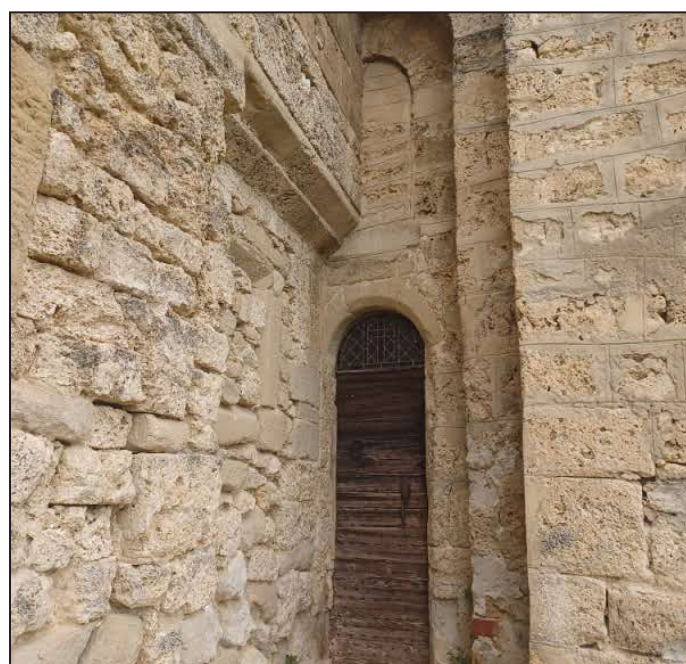
Pour rejoindre le mur gouttereau sud, un dispositif singulier prend position. Une porte surmontée d'une fenêtre, bien que réduite par l'ajout postérieur d'un nouveau mur gouttereau sud élargissant la nef, permet d'entrer dans le transept.

Sur le haut de ce mur, l'appareillage de moellons de taille moyenne, bien équarris, tout en molasse, laisse apparaître un beau parement dans lequel sont ménagées deux baies en plein cintre. Au dessus, des corbeaux tronqués, supportant des dalles elle-même ramenées à l'alignement de la façade, ont pu servir de rejet d'eau avec, au-dessus, la présence de boutisses espacées, laissant ainsi s'évacuer les eaux pluviales de la toiture de la nef. Il pourrait aussi s'agir du support d'une ancien chemin de ronde avec merlons et créneaux ; datation que nous discuterons dans notre deuxième partie. Sur la partie est, une porte/fenêtre rebouchée, dont le style rappelle le XVII^{ème} siècle interroge quant à la fonction, tout comme les 4 trous qui l'entourent.

Sur la partie basse, l'appareillage, aux dimensions plus petites, diffère totalement avec son alternance de moellons de pierre calcaire de pays et de moellons de tuf, majoritaire. Il semble suivre la même structuration quant aux assises sur lesquels il repose. La liaison entre les deux types de pierre se fait sans aucun problème, à mi-hauteur ou presque, de l'élévation générale, montrant une réelle continuité, prouvant un même programme d'exécution, un fait simultané. S'ajoute la création de la porte, à l'est du mur, que les bâtisseurs ont voulu en tuf et calcaire de pays, attestant d'un moment concomitant de construction du

mur, la porte devait être plus solidement exécutée en calcaires et tufs qu'en molasse. L'encorbellement de cette ouverture semble être la conséquence de l'arbitrage nécessité par les circulations possibles avec la porte du transept et la volonté d'un agrandissement de la nef vers le sud.

Ces ouvrages remaniés attestent donc de l'élargissement de la nef à la fois au nord, où son développement n'est pas gêné et au sud où les circulations doivent être conservées. A l'intérieur, cette asymétrie paraît avec évidence.



Vue de l'angle entre le nef agrandie et le transept sud.
Cl. A. L.

Sans que nous puissions déterminer avec certitude si la construction de cette ouverture soit simultanée de l'édification du mur sud, ses piédroits montrant des modifications, elle a été ouverte et refermée à plusieurs reprises. A l'état lié à l'édification des piédroits, primitifs ou non, succède une fermeture puis une réouverture avec des matériaux de remploi, selon toute vraisemblance pour y ajouter une fenêtre chanfreinée de plus petite taille, apportant la lumière à l'autel intérieur. La présence de gond achève de poser la question des circulations dans cette zone essentielle de ce point de vue tant les aménagements furent nombreux bien que d'importance relative.



Vue de l'angle entre le nef agrandie et le transept sud.
Cl. A. L.

A cela s'ajoute la présence de nombreux trous de boulins, supposant l'existence, *a minima*, d'une charpente dont la forme, les fonctions et les périodes d'usage nous échappent totalement. S'agit-il d'un usage religieux en lien avec l'église, simultané à l'édification du mur ou postérieur et de combien de temps ? Peut-il s'agir d'une construction déconnectée de toute fonction religieuse, celle d'un édifice rurale de type grange, en lien avec la présence ecclésiastique ? Dans le cadre de la fortification momentanée du site, peut-on envisager quelque structure défensive en bois, tout aussi rapidement montée que démontée en cas de troubles ? Les spéculations peuvent être nombreuses tant les indices manquent.

Cette structure, ou ces structures, selon toute évidence faites de bois, auraient pu brûler laissant à voir des traces de rubéfaction à la fois sur la molasse comme sur certains moellons de tuf. Elles attestent d'incendie sur lesquels nous n'opérerons que des conjectures, les indices autorisant une datation étant réduits bien que l'hypothèse des guerres de Religion revient avec insistance à travers plusieurs mentions, sans preuve pour autant.

Plusieurs autres détails apparaissent avec un examen attentif. Un petit cadran solaire se trouve au centre de la façade, sur l'appareillage en molasse. Plus à l'est, des vestiges de corbeau qui auraient pu supporter un clocheton restent aussi à discerner.



Vue en détail du cadran solaire.
Cl. A. L.

Plus tardif, un troisième appareillage se distingue sur la partie basse et ouest de la façade du mur gouttereau. Il s'agit d'une reprise en sous-œuvre pour stabiliser l'ensemble de cette zone, fragilisée pour une raison qui nous échappe (peut-être la fondation dans un remblai peu stabilisé au moment de son édification) et qui a présidé aussi vraisemblablement à l'édification du contrefort, à l'angle sud-ouest.

Indemne de toute trace d'incendie, donc postérieur aux guerres de Religion si cette chronologie est vérifiée, il pourrait dater du XVII^e siècle : son fruit, la taille des blocs, l'appareillage constituant autant d'indices somme toute assez concluants. Sa construction aurait pu inclure un escalier intérieur pour desservir la tribune, une incurvation se lit dans le mur intérieur.



Vue générale du mur gouttereau et du transept sud.
Cl. A. L.



Vue générale de l'église depuis l'angle sud-ouest.
Cl. A. L.

Sur la façade ouest, ce contrefort vient s'ajouter au mur existant (l'appareillage comme la nature des moellons et les assises différent ainsi grandement). Ce dernier, comme sur le mur gouttereau sud, se décompose en deux parties où l'on retrouve une partie supérieure en molasse, avec traces de rubéfaction, et une partie inférieure majoritairement constituée de tuf, aux assises relativement régulières, dans les deux cas. Ces parties semblent a priori distinctes, car l'appareillage n'est pas repris, des murs gouttereaux nord (posant question) et sud (plus certain dans ce cas). Le ciment des joints empêche d'avoir à ce sujet quelque certitude.

L'ensemble de la façade a là encore subi de nombreux réaménagements. Sur la partie supérieure, la question de la présence des vestiges d'une chemin de ronde se pose dans les mêmes termes que pour les autres observations réalisées sur les autres parties de l'édifice. En effet, la rehausse ne semble pas réalisée dans cet objectif défensif mais plutôt lors d'une modification de la toiture. Encore sur la partie haute, une fenêtre, avec vitrail, anime la façade, dont l'ouverture fut prescrite lors de la visite pastorale des années 1670. De sa forme ronde demandée, nous ne savons si elle fut réalisée ainsi ou si les bâtisseurs lui ont donné sa forme actuelle dès l'origine ou postérieurement.

Sur le bas, les aménagements autour de la porte témoignent, par des interventions multiples, d'au moins trois états. Originellement, préalablement à toute ouverture, le mur a pu être aveugle, les églises des prieurés pouvant s'ouvrir au sud. Ensuite, toujours selon des canons de l'architecture romane, une ouverture en berceau régulier a pu être percée puis recalibrée pour obtenir celle que nous voyons actuellement, vraisemblablement au XVII^e siècle au vu de sa physionomie et sa mise en oeuvre.

Il est tout à fait probable que le porche, démis et arraché fin XIX^eme, ait recouvert la porte et date de cette époque où une intervention d'importance a ainsi pu modifier la façade d'entrée de l'église. Les archives attestent d'une préoccupation quant à sa protection dans les années 1660.



Vue de l'entrée (ci-dessus) et de l'oculus la dominant (ci-contre).
Cl. A. L.



Ces interventions tant sur la structure que sur des aménagements posent la question d'une refonte de la façade. En effet, elle aurait été avancée d'une distance de quelques mètres, encore difficile à estimer précisément, quoique reliée à la topographie du terrain. Pour des raisons sur lesquelles nous reviendrons, l'église a pu être agrandie, sa façade avancée d'où les quelques marches nouvellement construites, suivant la pente du relief, auparavant inutiles. Le sol, sur le parvis de l'église, montre des remblais qui auraient eu pour fonction de modifier la topographie du site afin de réaliser cette avancée. La jonction avec les murs gouttereaux, ennoyée dans des joints plus récents, pourraient nous en dire plus et venir conforter cette hypothèse. Enfin, le contrefort montre la nécessité d'une stabilisation de l'édifice après cette modification d'importance, corroborée ou non par l'appareillage de troisième type du mur gouttereau sud, travail effectué lors de cette stabilisation de l'édifice ou conséquence ultérieure.

Vue de l'entrée depuis le sud-ouest.
Cl. A. L.



A titre de détail, hors modification de la structure, deux bénitiers, martelés et comblés, de part et d'autres de l'entrée s'insèrent dans le mur.

Le bénitier à l'extérieur à gauche et la pierre creuse sculptée à droite du porche pouvaient être utilisés pour ceux qui ne devaient pas pénétrer dans l'église, sujets de mauvaise vie, femmes qui avaient leurs règles ou avant la cérémonie des relevailles (40 jours après l'accouchement) et pour les malades contagieux.



Bénitier à gauche de la porte. Cl. A. L.



Bénitier à droite de la porte. Cl. A. L.



Vue du mur gouttereau méridional et ses trois différents appareils. Photogrammétrie Th. B.

Le mur gouttereau nord, procède de la même composition que les murs précédents avec une séparation en deux parties selon des natures de pierres différentes (tuf sur la partie inférieure et molasse sur la supérieure), et un appareillage identique, attestant d'un même programme. En revanche, à la différence du mur gouttereau sud, on assiste à une dépassée de toiture, le mur défensif possible ayant ici disparu ou ne laissant à voir qu'un encorbellement qui aurait pu en être la base. Autre élément, la présence d'une sacristie dont appareillage très hétérogène en molasse, l'absence d'assise et le type d'ouverture évoque une construction du XVIIIème voire XIXème siècles.



Vue de l'église depuis le nord-ouest. Cl. A. L.

La charpente de l'édifice révèle d'une facture médiévale. En effet, bien que nous ne soyons pas en mesure de visiter la charpente au-dessus de la nef, le diagnostic de l'entreprise Annequin, ayant réhabilité la toiture en 2023, est évocateur. En partie basse, la structure en vaux de sapin soutient la voûte en lattis plâtre. Au-dessus, la charpente médiévale se compose de fermes diaphragmes avec planches d'entrevous (disparues) clouées sur les chevrons et couvre-joints (disparus) et closoirs (disparus) entaillés dans les chevrons. Ce type de charpente appartient au registre des charpentes méridionales, dont des exemples sont visibles à Valréas et Avignon. Enfin, par-dessus la structure médiévale, se retrouve la charpente actuelle, soutenant une toiture, en bon état, car elles aussi changées lors des travaux de 2023. Sur la nef, des tuiles mécaniques oméga 10 ont été prévues pour être facilement démontable en vue de travaux ultérieurs sur la charpente. Des tuiles canal de chez Blache, qualité Monuments Historiques, recouvrent le transept et la sacristie. Sur l'abside et les absidioles, des tuiles canal gironnées, remplacent des pierres plates plus anciennes, dont quelques vestiges sont encore visibles.

De nombreuses traces témoignent d'une précédente configuration où l'église était partiellement enduite. Un gobetis d'accroche, au sable et à la chaux, a ainsi recouvert, d'une à deux passes d'enduit à la chaux hydraulique et au sable avec de petits agrégats, une grande partie de l'édifice. Aussi, au droit des encadrements des baies de l'abside, on devine encore des traces de badigeon.

Toutefois, la disposition la plus visible aujourd'hui est celle mise-en-oeuvre en 1912, qui correspond aux joints superficiels en ciment avec décor faux joint de pierre. Cette finition recouvre l'ensemble des façades, sans correspondre aux joints entre les moellons de pierre.



Couverture des joints au ciment.
Cl. A. L.



Détails de la charpente, clichés pris de la réfection de 2023 avec les motifs floraux et le type de charpente.
Rapport technique de la société Annequin.

Par ailleurs, plusieurs graffiti ornent l'église:

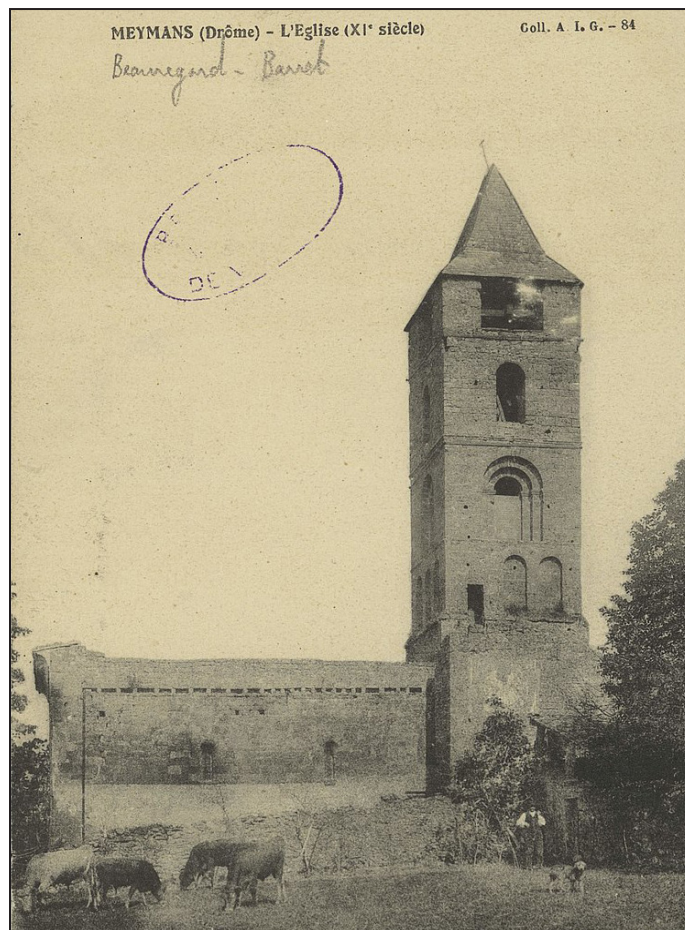
- en façade ouest, à gauche de la porte, nous distinguons un symbole ressemblant à un sablier couché, probable chrisme.
- en façade sud, il semble que ce soit peut-être deux cadrans solaires qui sont sculptés dans la molasse, sans proposition de datation à ce jour.
- sur la même façade, sur le contrefort sud-ouest, nous distinguons les lettres «FN» sculptées dans la molasse, référant probablement à des initiales.
- sur le jambage extérieur de la fenêtre méridionale de l'abside, nous pouvons lire « NP ROUX », à la graphie d'époque moderne ou contemporaine, désignant là encore probablement une personne.



Détail du chrisme remarqué par Thomas Bricheux, à gauche de l'entrée de l'église.
Cl. A. L.

Revenons plus en détail sur le clocher. Il présente un ensemble d'ouvertures pourvu d'abats-sons limitant la puissance des cloches dont nous pourrions retrouver l'histoire. Pendant la Révolution, sur ordre du directeur départemental, les cloches ont tout d'abord été descendues et menées à Romans avant qu'en 1819, elles soient fondues par Mr Rosier afin de recréer deux cloches. Sur la plus grosse, on peut lire « Je m'appelle Marie-Anne, pesant 700 livres, née de l'ancienne cloche, fondue par monsieur Rosier, bénite par monsieur Dorée, curé de Meymans le 7 avril 1819. Monsieur Pierre Dorée est mon parrain, Madame Marie Fièrre ma marraine, et mes patrons, Saint-Joachim et Sainte-Anne. Qu'à mon son le méchant frémisses et le juste se réjouisse : ma mère servit 200 ans, je désire servir autant : *ad gloriam dei, felicitatum audientum me !* ». La petite cloche a pour parrains et marraines tous les célibataires de la paroisse: « Je m'appelle Séraphine, bénite avec ma voisine, pour servir utilement aux habitants de Meymans. Vive Jésus, vive Marie, vive Joseph ! ». En 1881, l'une des cloches doit être refondue car fendue.

A l'intérieur du clocher, deux échelles permettent d'accéder à son sommet, dont l'une est tout à fait remarquable car taillée dans un tronc d'un seul et même tenant. Les planchers intérieurs en bois, début XXème siècle, sont dégradés et les poutres maîtresse du plancher soutenant le beffroi ont été moisées par des profils métalliques aujourd'hui corrodés, du XIXème siècle. En l'absence de trappe, quelques planches posées en travers des trémies pour le passage des cloches font office de garde-fou. Le tout est surmonté d'une croix sommitale, support du paratonnerre, en bon état.



Eglise de Meymans et son clocher avant 1907 et les travaux d'aménagement du haut de l'escalier.

Coll. Ass. «Mey Beaux Arts en Baret».



Cloche de l'église.
CL. Th. B.



Echelle du clocher de l'église.
CL. Th. B.



Clocher en 2025.

Cl. A. L.

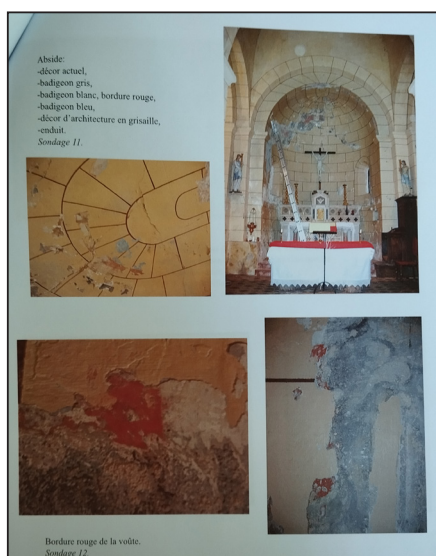
2- ...confirmée par l'examen de l'intérieur de l'édifice.

Sur l'entièreté des murs, des enduits peints récents interdisent toute observation sur l'appareillage de l'édifice, comme sur la charpente de la nef qui devait être apparente à l'origine. Ils ne comportent aucun décor particulier.

L'étude des décors de Marie-Lys De Castelbajac, en 2010, dont l'objectif était d'opérer un premier diagnostic de ces éléments a permis de révéler la grande diversité et la richesse des décors intérieurs de l'église par la présence d'au moins 8 décors successifs sur les élévations intérieures, dont un décor polychrome à frise du XV^{ème} siècle et un décor d'architecture en grisaille du XVII^{ème} siècle.

Sont ainsi identifiés plusieurs états peints à travers les siècles, dont elle propose l'essai chronologique suivant:

- 1- Une période récente où l'ensemble de l'église est peinte en faux appareil de pierre, probablement du XIX^{ème} siècle, un indice évoquant la date de 1845, dans la nef ;
- 2- Un badigeon gris ;
- 3- L'ensemble de l'église est peint en faux appareil de pierre à l'exception de la voûte du chœur en bleu ;
- 4- Une période de badigeon blanc où seuls les éléments d'architecture sont soulignés de fausses pierres rouge et jaune ;
- 5- Un enduit général ;
- 6- Un décor gris avec rehaut de rouge ponctuel. (fin XVII^{ème} siècle ?) qui correspond dans le chœur à l'architecture en grisaille ;
- 7- Un enduit général à grain fin ;
- 8- Des éléments de décors retrouvés ponctuellement, d'une assez bonne conservation, en particulier sur les piles du clocher.



Extrait de l'expertise de Marie-Lys de Castelbajac sur les peintures murales de l'église en 2010.

Au sol, trois revêtements différents habillent l'église Sainte-Anne, dont une partie demeurent actuellement masqués par les estrade en bois situés sous les bancs. Sur la nef et le transept sud, une dalle en béton a été réalisée en 1909 par Tortel, comportant un décor géométrique au centre de l'allée et un décor en faux appareillage sur les côtés. Cette dalle horizontale a nécessité la création de 3 marches au pied de la porte principale pour pallier aux effets de pente liée à la topographie. Dans l'attente d'une étude d'archéologie préventive pouvant confirmer cette hypothèse, on peut supposer que le sol de la nef était en pente douce, constituée de terre battue, s'élevant vers le chœur. Le transept nord est revêtu de dalles de molasse altérée, creusée et épaufrée. Ce revêtement de sol peut être ancien. Enfin le chœur est habillé d'un damier de carreaux ciments dans les tons blanc, gris et noir, probablement posés aux alentours de 1839, de bonne manufacture et en parfait état.



Sol en damier dans le chœur.
CL. Th. B.



Sol en béton dans la nef, réalisé en 1909.
CL. Th. B.

Six autels sont disposés dans l'église Sainte-Anne. Dans l'abside, le maître-autel, du XIX^{ème} siècle, sculpté dans un marbre de l'Echaillon, est l'oeuvre de Lucien Sagne, de l'école d'art Sacré Bossan et Rey, à Valence. Bien que de facture soignée, les décors sont légèrement altérés. Au devant de ce dernier, un autel en marbre épuré probablement installé dans le chœur dans les années 1970 / 1980. Les absidioles contiennent chacune un autel en bois peint avec décor, sur une banquette en pierre, dédié à des saints, probablement réalisés au XVII^{ème} siècle : au sud Saint Ennemond, patron des bergers, et au nord Saint François Régis, patron des dentellières et des juifs de France. Dans la nef centrale, deux autels sont installés, l'un dédié à la Vierge, l'autre dédié à Sainte Philomène, probablement du XVIII^{ème} siècle (le mobilier remontant rarement au delà du XVII^{ème} siècle pour les plus anciens dans les églises romanes de la Drôme), autel qui devait être éclairé par la fenêtre percée dans la porte rebouchée située immédiatement à sa droite, vraisemblablement dans un même mouvement d'aménagement.



Maître autel du XIX^{ème} siècle.
Cl. A. L.

Autel en marbre du XX^{ème} siècle.
Cl. A. L.

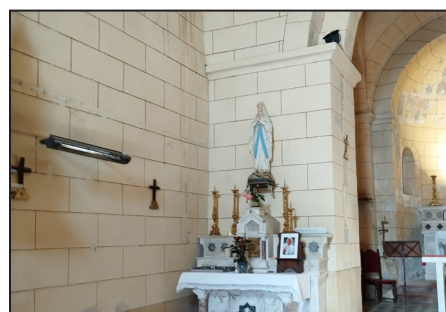


Absidiole droite dédiée à St Ennemond.
Cl. A. L.



Vues de la nef (ci-dessus et ci-dessous).
Cl. A. L.

Absidiole gauche dédiée à St François Régis.
Cl. A. L.



Autel dédiée à la Vierge.
Cl. A. L.



Autel dédiée à St Philomène.
Cl. A. L.



Les fonts-baptismaux (ci-dessous, à gauche), en noyer, intégrés au mur nord, sans cuve, mais avec un exutoire, datent de 1858. Les bénitiers sont d'appoint, un est situé dans l'embrasure de la porte latérale (à gauche), en pierres réemployées, le second (ci-dessous, à droite), en pierre sculptée, ancien, au pied de l'escalier menant à la tribune (ci-dessous).



Fonts-baptismaux
Cl. A. L.



Bénitier intérieur.
Cl. A. L.

Condamnée car son plancher bois cloué est altéré, elle possède une balustrade en bois sculptée et peinte en imitation de bois de noyer. L'escalier qui y mène se compose d'une première volée d'escalier en molasse avec marches creusées suivie d'une seconde volée raide, en bois, s'adossant à une paroi courbe, vestige hypothétique d'un escalier en vis, logé dans le contre-fort.



Tribune.
Cl. A. L.

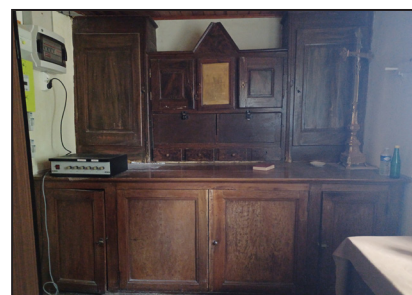
Les menuiseries, en bon état de conservation, bien que la porte latérale montre des signes d'altération, datent du XIX^{ème} siècle. A l'intérieur, la porte de la sacristie, tout comme une partie du mobilier liturgique, est décorée en imitation faux bois de noyer.



Vantaill gauche de la porte d'entrée
de l'église.
Cl. A. L.

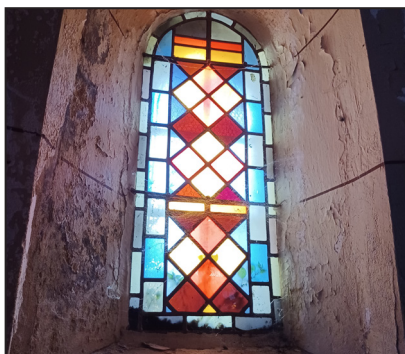
Ainsi en est-il du siège de célébrant, du meuble de sacristie, des bancs avec assise pliante altérés dans le transept nord ou ceux, très sobres, présents dans la nef et installés sur une estrade en bois, des meubles confessionnaux installés dans le transept nord et sous la tribune, datant de 1892.

Meuble de la sacristie.
Cl. A. L.



Siège de célébrant.
Cl. A. L.

Les vitraux à motifs géométriques colorés sont en bon état apparents. Ils datent probablement du milieu du XXème siècle.



Vitrail d'une des fenêtres du chœur.
Cl. A. L.

L'art sacré est représenté dans l'église par un ensemble de croix, de statues polychromes en plâtre du début du XXème siècle, un chemin de croix, un ciboire et des plaques commémoratives des deux Guerres mondiales. Si les éléments en place sont dans un état général convenable, les statues qui ne sont pas mises en valeur, mais simplement stockées dans l'église, présentent une altération des peintures.

En revanche, les 4 sculptures, en bois doré, représentant la Vierge Marie tenant dans ses bras l'enfant Jésus, Saint-Joseph, Saint-Ennemond et Saint-François-Régis ont été restaurées par Léonart Peinture de Beauregard-Baret en Janvier 2014 mais n'ont-ils pas été réinstallées dans l'église.

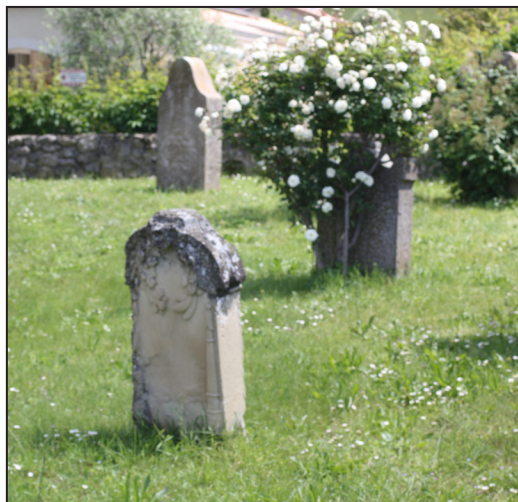


Plaque commémorant les morts des deux Guerres mondiales.
Cl. A. L.

D'autres éléments apparaissent. Dans le chœur, se repère une niche formant crédence pour calice, ciboire et burette, avec accolade probablement du XVIème siècle. Dans le transept sud, est stockée sans soin une table de communion en fonte bronzée de 1849 et dans le transept nord, un clavier est stocké devant l'autel.

Enfin, aux abords immédiats de l'église se trouvent plusieurs éléments remarquables.

Tout d'abord le cimetière, ou plutôt quelques tombes éparses dont les dates évoquent un usage jusqu'au moins la deuxième moitié du XIXème siècle. Bien que peu étendu, la succession de petits talus sépulcraux démontrent une succession d'interventions humaines sur ce site.



Tombes du cimetière.
Cl. A. L.

Devant l'entrée de l'église, une croix dont seule la partie inférieure subsiste. Sur le côté nord, le monument aux morts communal dans une proximité géographique avec le lieu de culte qui ne manque pas de poser question et révèle, comme dans de nombreux villages de France, un rapport singulier entre la République et la sphère religieuse.



Croix dégradée devant l'entrée de l'église.
Cl. A. L.

Ces vestiges peuvent facilement être vus dans la mesure où une bande d'environ 5m de large au plus étroit permet de circuler autour de l'église à laquelle on accède, au sud, par une rampe, parallèle à la voie de circulation, artère du village ancien, venant de l'école ou par une escalier, au nord, descendant de la rue donnant sur l'ancien presbytère, dominant lui-même l'actuelle mairie.

A l'aune de cette description, il semblerait que l'église, d'architecture romane quant à sa composition originelle, puisse être rattachée aux églises ayant subi l'influence provençale. Décrites par Henri Desaye, elles se remarquent par plusieurs éléments que l'on observe à Meymans : un bel appareil, une coupole sur trompe, des fenêtres rares, une sculpture décorative discrète. Néanmoins d'autres critères manquent : marques de tacherons absentes ou quasiment, nef voûtée en berceau sur laquelle il reste difficile de se prononcer faute de visibilité.

A l'observation du bâti, succède une analyse historiographique permettant de replacer dans son contexte la connaissance que l'on peut avoir de l'édifice.

B- QUELQUES ÉLÉMENTS D'HISTORIOGRAPHIE : REMETTRE LE SITE DANS UNE RECHERCHE AU TEMPS LONG.

Souhaitant attesté de la grandeur de l'église catholique dans la construction de la France en ces temps où cette institution est mise à mal et où le roman national républicain et laïc atténue son rôle, l'abbé Fillet¹ étudie l'influence de l'abbaye de Montmajour sur le territoire en Dauphiné.

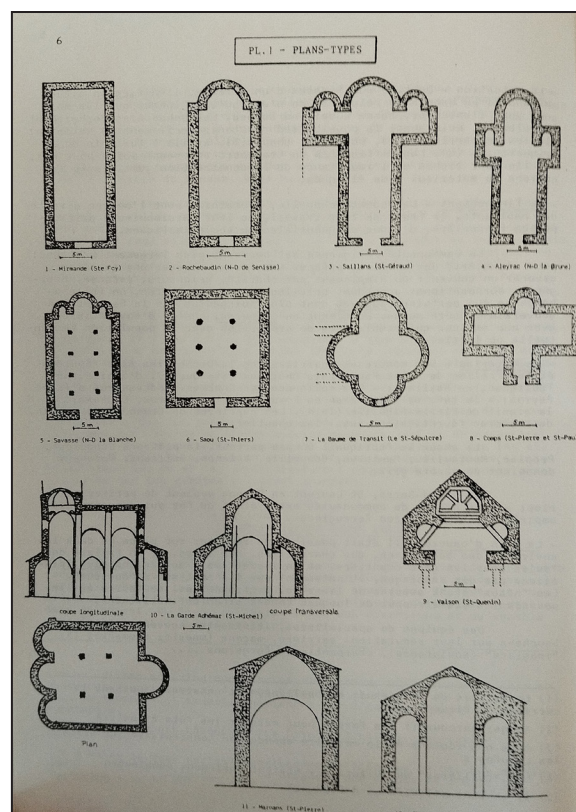
1-Abbé Fillet, *Colonies dauphinoises de l'abbaye de Montmajour*, Valence, 1891. (Couverture ci-dessous)



Il effectue alors une solide critique et synthèse des rares travaux antérieurs (en particulier ceux de Dom Chantelou réalisée au XVIII^{ème} siècle et restés au stade de manuscrit, qui avait pu lire de nombreuses pièces d'archives aujourd'hui disparues ; ceux du baron du Roure publiant des chartes antérieures à 1254 d'après Chantelou, en les collationnant avec celles encore conservées). Sa fréquentation des textes anciens qu'il traduit et dont il opère le recensement exhaustif, nous permet de disposer d'une première base documentaire. Dans le diocèse de Valence, il attribue à l'abbaye les fondations de La Motte Fanjas, la Cerne, Jaillans et Meymans, sans qu'il ne fasse aucun lien entre les deux. Il dresse alors une chronologie pour l'église de Meymans débutant «en 1204 quand le pape Innocent III confirmait à Montmajour l'église de Ste-Marie de Meymans (*ecclesia Sancta Maria de Manuanis*, lire Maimanis), que le pape Alexandre IV confirmait à son tour en 1258 à la même abbaye. Meymans, limitrophe de Jaillans, était en effet paroisse dès le XIII^{ème} siècle. On trouve Amédée curé de Meymans (*capellanus de Maimas*) en 1269, et la paroisse, figurant dans les pouillés du diocèse de Valence des XIV^{ème}, XV^{ème}, et XVI^{ème} siècles, existe encore aujourd'hui».

Il place ainsi les religieux de Montmajour dans une perspective colonisatrice, «croix et la bêche à la main, porter aux lieux où ils se fixaient, avec les bienfaits de la foi, les avantages de la civilisation», justifiant à la fois le rôle passé et contemporain joué par l'église catholique dans un mouvement d'expansion, distant de plusieurs siècles d'intervalle.

A partir des années 1960, dans une perspective de conservation des édifices, liée à la déchristianisation de la société et à la ruine des vestiges qui l'accompagne, des recherches scientifiques de recensement et d'étude s'initient. Henri Desaye en est la figure emblématique, bien que de nombreux autres auteurs aient participé de cet élan. Ils décrivent alors une très grande partie des édifices religieux, de toute taille et d'importance, des plus modestes aux cathédrales, du département, voire au delà.

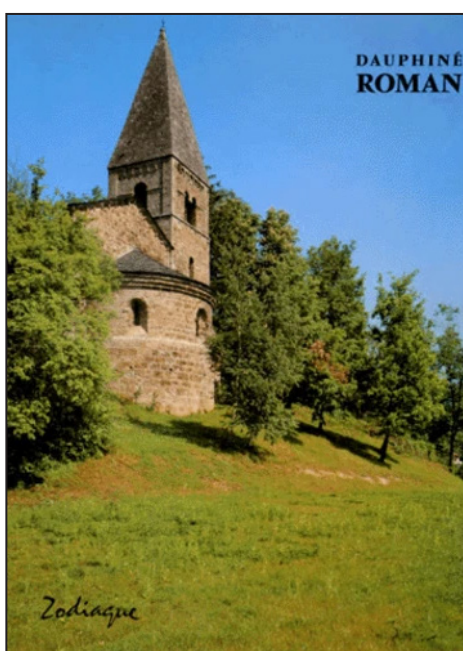


Extrait de l'article d' Henri Desaye, «Les églises romanes », Association universitaire d'études drômoises, n°1, 1971, p. 10-19.

La synthèse de Guy Barruol dans son ouvrage «Dauphiné Roman»¹ se veut le premier essai sur l'architecture romane, religieuse et civile, à l'échelle du Dauphiné, lui expert de la zone provençale. Il prétend d'abord à un examen archéologique, alliant relevés et exposé des sources documentaires. Y sont décrits l'église de Meymans mais aussi tous les édifices qu'il pressent comme le fruit du travail d'un même groupe de bâtisseurs et sur lesquels nous reviendrons.

Par ce livre référence, ces travaux marquent une transition entre des recherches aux finalités culturelles aux aspirations contemporaines plus culturelles qui tendent à les remplacer.

1- Guy Barruol, *Dauphiné roman*, coll. «La nuit des temps, Zodiaque», La pierre-qui-Vire, 1992. (Couverture ci dessous)



Centrée sur la description des édifices, ces études délaissent parfois la recherche de documents écrits qui pourraient leur donner un relief supplémentaire, affinant par là même la connaissance que l'on peut avoir de ces sites et édifices.

Pour Meymans, l'article de Josselin Darbier se situe dans optique. A notre connaissance, il est le seul à avoir pour ambition de saisir, à la suite de l'abbé Fillet, les enjeux de l'installation des moines de l'abbaye de Montmajour dans la zone qui nous concerne, englobant de fait Meymans.

Il cherche à documenter et interroger le mouvement par lequel, dans le cadre du renouveau religieux et monastique dès le XI^{ème} siècle, des moines provençaux viennent s'implanter dans la province ecclésiastique de Vienne et plus particulièrement dans la basse vallée de l'Isère, en créant des établissements religieux dépendants de Montmajour. Leur éloignement géographique, leur relatif isolement de l'abbaye-mère posent question. C'est dans ce cadre de recherche qu'apparaît Meymans, possible petit prieuré rural, pris dans un mouvement plus ample, attestant de la grande vitalité des bénédictins dans la région au XII^{ème} siècle. Son analyse nous guidera pour l'analyse que nous ferons, plus dans le détail, dans les parties dédiées.

Aujourd'hui, par la présente étude, il nous semble que nous poursuivons le même objectif de connaissance quant à la conservation du site. Dans cette notice mêlant approche historique et lecture du bâti, nous cherchons à éclairer les choix de conservation qui pourraient être opérés, leur donnant un socle documentaire à même de les approfondir, de les affiner. Tous les acteurs, institutionnels comme associatifs, seront à même d'effectuer les choix selon une information que nous espérons la plus complète possible.

C- L'APPORTS DES SOURCES HISTORIQUES : DE PREMIERS JALONS TEMPORELS.

Si la bibliographie ne se révèle pas excessivement fournie bien que précise, la documentation écrite montre quelque exhaustivité, si on la considère à partir de la deuxième moitié du XVII^{ème} siècle. Avant, les documents sur la commune et donc sur l'église sont rares voire inexistantes et nos compétences en paléographie restreintes pour ces époques.

Les sources médiévales des archives départementales des Bouches-du-Rhône, ses fonds sur l'abbaye de Montmajour, restent, en l'état de nos recherches, infructueuses. Il est probable que nous n'ayons pas pu consulter l'intégralité des documents ou nous n'ayons pas accès à ceux évoquant notre problématique. Aux archives départementales de la Drôme, aucun fonds ancien ne peut se rattacher directement à Meymans. A la suite de Josselin Derbier, pour la période médiévale, nous pouvons conclure que «malheureusement il n'y a pas de fonds d'archives homogène spécifique pour les prieurés de la basse vallée de l'Isère».

Les sources sont en revanche plus prolixes à partir de la deuxième moitié du XVII^{ème} siècle avec plusieurs documents évoquant des réparations.

A partir de l'époque révolutionnaire, à la fois les archives communales et celles de la Fabrique nous renseignent, de manière exhaustive nous semble-t-il, sur les réparations faites sur le bâtiment. Grâce au travail de numérisation de l'association «Mey Beaux Arts en Barret», nous avons pu dépouiller l'intégralité des délibérations communales de 1789 à 1983. Nous avons pu avoir accès aux archives de la Fabrique de l'église, où un nombre conséquent d'informations ont pu être dépouillées. S'il n'y a pas de côtes attribuées, les dossiers sont particulièrement bien rangés. Nous avons pu les consulter dans leur intégralité.

Par ces deux fonds, correspondances, prix-faits, factures, contestations dévoilent les vicissitudes d'un édifice aux réparations qui se succèdent au fil des siècles, bien que d'importance plus ou moins prononcée.

En annexe, toutes ces données ont été condensées dans des fiches, classées chronologiquement. Chacune d'entre elle donne la date du document, sa source archivistique, sa nature et sa mention. Rarement, sauf si cela nous a paru pertinent, nous avons regroupé plusieurs documents d'archives dans une même fiche.

Nous avons fait le choix de citer seulement les termes intéressant notre problématique. Certaines, les plus intéressantes et les plus lisibles, sont données dans leur version primitive, cliché du document pris en archive. En bas de fiche, nous proposons un commentaire succinct sur la mention en question, autorisant une première prise de recul sur la documentation.

A l'aune de ce travail, nous sommes en mesure de proposer une chronologie qui synthétise ces informations, présente les grandes périodes d'intervention sur l'édifice et qui autorise dès lors une mise en relation entre lecture du bâti et sources dépouillées, ce que nous ferons dans une deuxième partie de notre étude.

Ainsi dans les années 1660, a lieu la première réfection du clocher connue, documentée par les sources, à la couverture en mauvais état. S'ajoute le renfort des piliers qui soutiennent ce même clocher, son poids étant trop important et nécessitant des piliers plus solides ; intervention de consolidation qui pourrait leur donner cette impression massive. De manière sous jacente, les sources renvoient la surélévation de l'église du début du XVII^{ème} siècle.

Les documents font mention de la nécessité de protéger les deux portes, dites «grande» et «petite», par des porches. De ce moment daterait donc vraisemblablement la création du porche de la porte occidentale de l'église détruit ultérieurement tandis que la petite porte serait restée sans dispositif de protection, puisque aucune trace d'un quelconque couvert n'est parvenu jusqu'à nous.

Très rapidement, dès la décennie 1670, succède une visite pastorale, dont nous ignorons le moment exact, qui incite à de nouvelles interventions. Aux petites réparations, sans conséquence pour la structure du bâti, la liturgie impose un réaménagement des ouvertures. Un oculus, de forme ronde, au dessus de la porte doit être percé. L'a-t-il été? Dès ce moment ? Sa forme actuelle lui a-t-elle été donné à cette époque, ne suivant pas les prescriptions, ou est-ce un réaménagement postérieur? Nous ne pouvons trancher en l'état actuel des sources. On fait fermer des fenêtres mais nous ignorons lesquelles (mur gouttereau méridional ou fenêtres latérales des absidioles), sans précision quant à de nouvelles ouvertures.

Au XVII^{ème} siècle, nous sommes en présence de deux phases d'interventions qui se succèdent de manière très rapprochées dans le temps mais n'obéissent pas aux mêmes logiques. Dans les années 1660, il s'agit de réparations concernant la structure globale de l'édifice tandis que la décennie suivante voit des aménagements, selon toute hypothèse, directement liés aux modifications de la liturgie portés par l'évêque lors de sa visite pastorale.

Au XVIII^{ème} siècle, l'église échappe à toute nouvelle réparation et en 1791, un orage endommage le beffroi. La période révolutionnaire n'est alors guère propice à des réparations d'urgence, les fonds manquent, l'administration désorganisée. Il faudra ainsi quelques années pour effectuer la réparation qui, faite plus promptement, aurait empêché infiltrations, source de pourrissement pour la charpente supérieure.

A partir de la décennie 1830 s'ouvre, jusqu'au début du XX^{ème} siècle une période d'interventions multiples, avec un projet d'agrandissement qui n'aboutira jamais, des conflits entre la commune, propriétaire de l'édifice, et la Fabrique et le curé, affectataires, plus attentifs à leur lieu de culte.

Dans les années 1830, la nef est ainsi modifiée sans que nous sachions si c'est à ce moment là précisément qu'elle prend la physionomie qu'on lui connaît encore aujourd'hui. La couverture est remise en état. Le clocher semble subir des modifications qui auraient pu en changer la forme avec une surélévation d'un mètre dont l'observation du bâti ne semble pas rendre compte en totalité.

Dès les années 1840, on répète la nécessité d'une nouvelle voûte, sous-entendant que les travaux des années 1830 sur ce sujet n'ont pas été réalisés ou restent insuffisants, nous ne savons. Apparaît alors le désir des paroissiens d'agrandir leur église, ce qui réglerait la problématique de la nef car entièrement reconstruite dans le projet.

Cela n'empêche pas les réparations à réaliser car l'édifice continue de subir les affres du temps. Qu'elles soient d'importance ou plus modestes, les sources ne manquent pas. A nouveau dans les années 1849-1852, le clocher doit être consolidé. Deux réfections de charpente sont opérées sans que nous en connaissions l'ampleur exacte.

A l'aune de la documentation, il semble que l'évacuation des eaux pluviales sur la couverture de la nef ne s'effectue pas dans de bonnes conditions, dégradant à la fois la charpente et les murs par des infiltrations d'eau que nous pouvons penser fréquentes et/ou importantes.

Face à de telles dépenses et enjeux architecturaux, la reconstruction de l'église est à nouveau envisagée à partir de 1902 avec un projet avancé, plus sérieux. Un architecte spécialisé est diligenté, des plans dressés, des devis établis. L'idée est d'arrêter d'opérer des réparations trop fréquentes et coûteuses pour concevoir un nouvel édifice. Néanmoins, la somme, importante, n'arrive pas à être réunie par les paroissiens. Qui plus est, suite à un épisode orageux, en 1904, le clocher de l'église comme la toiture se dégradent et créent un danger jugé imminent pour les passants. Les sommes déjà réunies, devant l'urgence de la situation, vont servir pour ces réparations nécessitant une intervention immédiate. Le projet d'agrandissement alors bien avancé est ajourné et ne reviendra plus dans le débat communal ; la désertification rurale et la déchristianisation achevant cette ambition d'une église rénovée et agrandie.

Dans les années 1960, de nouvelles réparations au clocher et à la couverture de l'église sont diligentées tout comme dans les années 1990 ou plus, près de nous en 2023.

La documentation dévoile ainsi deux grandes catégories d'intervention à partir du moment où les sources sont disponibles.

Le clocher tout d'abord, dans sa structure, nécessite une assise solide présidée par sa surélévation de deux niveaux que l'on peut estimer du début XVII^{ème} siècle. Son poids, difficilement supporté par les piliers primitifs, nécessite une consolidation un demi-siècle plus tard. Vraisemblablement, bien que définitive, la structure globale du clocher reste fragile et oblige des interventions, à intervalle régulier, et ce jusqu'au XIX^{ème} siècle, permettant une certaine stabilisation. A l'aune des sources, cette problématique peut être considérée comme réglée, car, à partir du XX^{ème} siècle, aucune intervention ne concerne plus la structure du clocher. En revanche, la question des infiltrations parcourt l'ensemble des sources jusqu'à nos jours. Qu'elles proviennent du clocher par des intempéries le détruisant ou l'endommageant ou de la toiture, l'eau parvient à s'infiltrer partout, pourrit boisages et charpentes, pénètre les murs, chargés d'humidité, qui s'érodent et se dégradent. Toutes les interventions d'importance ont pour cause ces entrées d'eau difficilement gérées par les différentes couvertures. En effet, se pose la question de leur conception originelle, peut-être mal pensée et/ou mal réalisées et dont les reprises n'ont pas permis une réelle amélioration de l'évacuation. Dans quelle mesure aussi, le parapet du pourtour de la cou-

verture du toit, gêne-t-il les évacuations d'eau pluviales ? Si les sources n'évoquent pas les causes de ces problématiques, leur répétition, à intervalle régulier, montrent que le problème n'a jamais pu véritablement se régler, et ce, jusqu'à encore aujourd'hui. Le projet d'agrandissement à bien des égards démesuré, n'était-il pas finalement, le plus pertinent en terme architectural ? La question quelque peu provocatrice par sa radicalité ne doit pas provoquer de jugement a posteriori, éviter toute vision téléologique, mais susciter une interrogation, plus globale, sur la conception de l'édifice dans son entiereté, sur ces questions précises.